

En
accès
libre

LE VIRUS
DE LA RECHERCHE

PIERRE FRAPPAT

ET MOI ?

PUG

La collection « **LE VIRUS DE LA RECHERCHE** » est une initiative des PUG en partenariat avec [The Conversation](#) et l'Université Grenoble Alpes.

Directrice de la publication : Ségolène Marbach

Directeur de la collection : Alain Faure

Cette édition électronique a été réalisée pour les PUG par Catherine Revil, en télétravail, pendant la période de confinement.

ISBN 978-2-7061-4837-8 (*e-book PDF*)

ISBN 978-2-7061-4838-5 (*e-book ePub*)

© PUG, avril 2020

15, rue de l'Abbé-Vincent – F-38600 Fontaine

pug@pug.fr / www.pug.fr

L'OPÉRATION **LE VIRUS DE LA RECHERCHE**

En réaction à la situation inédite engendrée par le coronavirus, les PUG ont proposé à leurs auteurs et aux chercheurs intéressés d'**ouvrir la réflexion sur les enjeux de la crise du Covid-19 vus par le monde de la recherche, sur la base d'une contribution libre et volontaire.**

Nous avons demandé aux auteurs de questionner les modes de formulation et de diffusion des savoirs car l'urgence nous oblige sur cette voie. Les chercheurs sont des gens passionnés. Leur *virus de la recherche* formate leurs réflexions sur la marche du monde et il nous semble que la crise du Covid-19 favorise aussi un travail d'introspection sur les ressorts sensibles du métier de chercheur – ses tâtonnements, ses doutes, ses énigmes mais aussi ses espoirs.

La collection « Le virus de la recherche », coordonnée par Alain Faure (CNRS, Sciences Po Grenoble, Pacte, UGA), rassemble les meilleurs textes issus de cette initiative dans une série d'e-books courts, en libre accès, en téléchargement sur le site des PUG, dans leur réseau de diffusion, et chez tous les libraires en ligne.

Face à la crise, les PUG choisissent de faire preuve d'esprit coopératif, de réactivité et d'agilité et proposent ainsi à leurs lecteurs de garder les neurones en action dans l'effervescence des réflexions et du débat scientifique.

Bonne lecture à tous!

Puis-je réfléchir alors qu'un vieux copain qui a mené pendant des dizaines d'années une réflexion philosophique sur les artefacts, et plus particulièrement ceux issus de la biologie, vient de mourir du Covid-19? Et alors que j'apprends que vient de succomber au virus une autre de mes vieilles connaissances, Henri Madelin, grande figure de l'ordre des jésuites, grand intellectuel, penseur du monde réel, militant de la cause européenne? Aujourd'hui, en ce 9 avril 2020, où j'écris ces premières lignes dans l'émoi, je suis désemparé, je suis triste.

Tant de choses à apprendre hors de nos chapelles

Mais la sollicitation des PUG m'interpelle au moment où, pour moi comme pour tant d'êtres humains, le « monde d'avant » semble s'écrouler. Un monde ancien disparaît, un monde nouveau peinerait à naître ; on le sait, c'est la crise. Autant le dire tout de suite, je n'attends pas beaucoup du monde d'après. Je ne crois pas – je ne crois plus, car j'ai appris de l'histoire – aux révolutions. Peut-être prendrons-nous pourtant notre part de quelque sursaut salutaire.

La crise actuelle nous apprend ce que nous savions déjà : nous avons encore tant de choses à apprendre, dans tous les domaines des sciences dures et des sciences sociales. Alors, restons humbles et modestes. Peut-être trouverons-nous des solutions aux problèmes gigantesques qui nous assaillent en avançant par tâtonnements. Cela s'appelle le pragmatisme, loin des certitudes et des dogmes.

C'est là où je voulais en venir. Si je suis dubitatif, sinon pessimiste, sur la suite, sur le « demain ne sera plus comme avant », c'est que je crains que le choc de la crise que nous vivons n'ait pas ébranlé nos certitudes. Je frémis en écoutant ou en lisant tous ceux qui nous assènent leur « je vous l'avais bien dit » et qui nous refourguent leurs antennes d'avant. Comment inventer si on ne doute pas de soi-même, si on n'écoute pas ce qui se pense et se dit hors de nos chapelles? Si on n'accepte pas humblement de se coltiner la complexité du monde réel, pour dire les choses presque comme Edgar Morin? Si on cherche, encore et toujours, à tuer l'adversaire? Bref, si on refuse de construire des consensus.

L'ouvrier et l'ancien officier de la Navale

J'en reviens au pragmatisme, avec ce qui fut ces dernières années mon objet d'étude : le pouvoir municipal grenoblois dans les années 1960 à 1980. J'ai notamment retracé l'histoire de deux personnages, le militant ouvrier Georges Boulloud et l'ancien maire Hubert Dubedout que j'ai côtoyés il y a plusieurs décennies, avant d'en faire l'objet de mes recherches et de deux ouvrages publiés dans la collection « L'empreinte du temps » aux PUG.

Rien n'est transposable, sauf peut-être un élément de méthode : l'ouvrier (Boulloud) prit par la main son maire, ancien officier de la Navale (Dubedout), issu d'un milieu petit bourgeois conventionnel et rigide, et l'emmena visiter et parler avec des travailleurs immigrés d'origine maghrébine entassés dans leurs garnis. De ces contacts (le « terrain »), des pressions militantes (les « lanceurs d'alerte »), des travaux des services techniques et des sociologues enquêteurs (les « experts »), et grâce à l'appui hésitant mais indispensable et décisif de l'État, naquit pour partie une politique grenobloise dite des « vieux quartiers » particulièrement innovante.

6
—

L'innovation était technique, en particulier par la mise en place d'un nouvel appareil réglementaire. Elle était aussi politique avec la volonté de garder leur fonction d'habitat social aux quartiers centraux anciens. Un consensus avait été construit. Chacun étant animé par la volonté commune d'être efficace par rapport à l'objectif recherché : pour ces soutiers de nos Trente Glorieuses, un habitat décent et le maintien dans un environnement familial.

L'action fut cependant tâtonnante. On commença par de la rénovation : c'est facile, on démolit l'ancien et on reconstruit du neuf. Le résultat, plus ou moins satisfaisant, amena à privilégier ensuite la difficile et plus coûteuse réhabilitation : on garde ce qui tient debout d'un bâti qui singularise un territoire, et on restaure.

La production du consensus

Une telle démarche s'appelle le réformisme. Je pourrais illustrer mon propos avec d'autres exemples, issus de la politique locale grenobloise de ces années-là, dans les domaines de la culture, de l'urbanisme, des déplacements, de la politique sociale, de l'économie. Il n'y eut pas que des réussites, mais il y eut de belles avancées.

La presse vient de publier la liste des cinquante préconisations que la Convention citoyenne pour le climat a remise à l'exécutif. Rien de très original

dans les propositions. Ce qui est exceptionnel en revanche, c'est la démarche elle-même : 150 citoyens ont été tirés au sort et se sont réunis en plusieurs sessions pendant plusieurs mois pour un travail collectif de mise au courant, au contact de divers experts, puis de réflexion, de débat et de propositions. L'expérience est une tentative intéressante de production de consensus pour des solutions partagées par le plus grand nombre.

Dans le contexte actuel, où le réchauffement climatique est devenu le cadet de nos soucis, cette procédure et les conclusions qui en résultent risquent de passer inaperçues. Nos gouvernants qui ont voulu cette démarche novatrice, audacieuse, sauront-ils s'en saisir pour en faire une composante importante de la nouvelle politique des jours d'après ?

Et nous, saurons-nous nous en saisir ? Nous les simples citoyens, nous les élus, nous les militants, nous les intellectuels ? Accepterons-nous d'en débattre avec celui d'à-côté ou d'en face ? Sans ostracisme, ni excommunication *a priori* ?

J'ai des inquiétudes à ce sujet. Un fait significatif à mes yeux est le débat que j'ai observé autour d'une tribune publiée ces jours-ci par *Le Monde*. Un maire de droite – maire de Neuilly qui plus est ! – signe un texte sur un sujet actuel : la volonté d'introduire davantage la nature au cœur des villes ne favorise-t-elle pas les pandémies ? Ce qui m'a troublé le plus ce sont les réactions que cette tribune a suscitées. Dans *Le Monde* elles sont, certes, un peu plus policées que dans beaucoup d'autres médias ; pas d'insultes injurieuses, mais sarcasmes et procès d'intention déferlent, dispensant bien souvent d'argumenter.

Serait-il indécent de traiter de la relation de la ville à la nature quand on est maire de Neuilly ? Qui est légitime ? L'homme – ou la femme – de terrain ? L'habitant ? Le sociologue ? L'élus ? Et allons-y de notre inventaire à la Prévert. Qui est légitime pour trancher entre la ville qui s'étale et la ville dense, donc forcément haute ? Pour imaginer et mettre en œuvre les mesures qui sortiraient certains quartiers de la déshérence et de l'enfermement ? Si, oui ou non, on développe la vidéo-protection-surveillance, où et dans quelles conditions ? Et la place des vieux et des très vieux de plus en plus marginalisés dans des villes où s'ébrouent à l'aise les jeunes adultes quand ils sont en bonne santé et plutôt à l'aise financièrement ? Et le trafic de drogue, répression ou légalisation du cannabis ? Etc., etc.

Il me semble que pour faire surgir des réponses, tous ces questionnements, et bien d'autres, impliquent un travail collectif associant études diversifiées, vécus des personnes concernées, et leçons tirées des expériences menées ici ou là.

Dans un tout autre contexte, c'est ce qu'avait découvert Hubert Dubedout au cours de ses dix-huit années d'élu local et national. C'est à l'issue d'un travail collectif justement, qu'il présenta son fameux rapport de 1983, *Ensemble, refaire la ville*, souvent considéré comme un texte fondateur des politiques de la ville. Le maire de Grenoble avait pris la tête, en 1981, d'une Commission nationale pour le développement social des quartiers – aujourd'hui on préciserait : quartiers *en difficulté* – où il était entouré d'une cinquantaine d'experts. Pendant un an, il sillonna la France, rencontrant habitants et élus. Il remit au gouvernement Mauroy ce que l'on appelle, depuis, le *Rapport Dubedout*.

Un « ébranlement intime et collectif »

Si j'évoque ce document, c'est moins pour ses préconisations que pour relever, là encore, la démarche suivie. Dans l'introduction de son rapport, on trouve ces lignes où Hubert Dubedout justifie le temps pris pour construire un consensus :

« La diversité des domaines à prendre en compte [...], mais, surtout, la volonté de construire cette politique de manière pragmatique et évolutive, en bénéficiant des premières expériences, en recherchant systématiquement la confrontation d'idées entre les habitants, les pouvoirs publics, les institutions concernées, ne favorisait pas une démarche rapide. »

8
— Dans ces lignes je relève le mot « confrontation ». La construction du consensus ne nie pas les désaccords, n'exclut pas les rapports de force, ne néglige pas ce qu'ont à dire les imprécateurs, ni même les gueulards impénitents, mais elle passe par la volonté partagée de produire des solutions.

Hier (le 14 avril 2020), le président de la République qui n'avait pas encore lu les lignes qui précèdent, a conclu son intervention par ces mots surprenants, à propos, de l'« ébranlement intime et collectif » que nous vivons en ce moment : « Ne cherchons pas tout de suite à y trouver la confirmation de ce en quoi nous avons toujours cru. Non. Sachons, dans ce moment, sortir des sentiers battus, des idéologies, nous réinventer – et moi le premier. » Et moi ? ●

L'AUTEUR

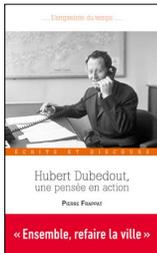
Ancien professeur d'économie et journaliste, **Pierre Frappat** a beaucoup publié sur Grenoble. Il est l'auteur de *Grenoble, Le mythe blessé*. Il fut conseiller municipal aux côtés d'Hubert Dubedout, entre 1971 et 1976. Il a été responsable de la création d'une formation en journalisme à l'université Stendhal dans les années 1990-2000.



PARUS AUX PUG

Geo Boulloud, le métallo de Dubedout. Une histoire de Grenoble dans les pas d'un militant ouvrier, collection « L'empreinte du temps », 2015.

[Découvrir l'ouvrage](#)



Hubert Dubedout, une pensée en action, collection « L'empreinte du temps », 2016.

[Découvrir l'ouvrage](#)

[Découvrir la collection](#)

Découvrir d'autres titres de la collection [LE VIRUS DE LA RECHERCHE](#).